

X^e ANNIVERSAIRE DU DÉCÈS DU BARON PIERRE DE COUBERTIN

RENOVATEUR DES JEUX OLYMPIQUES

(2 septembre 1937 - 2 septembre 1947)

Coubertin avait tout ce qu'il faut : prestance, nom, culture, talents pour faire une brillante carrière diplomatique (ce qu'il fit d'ailleurs, à titre privé, comme ambassadeur de l'idée olympique). Il aurait pu, aussi bien, se spécialiser dans ces études historiques que son *Histoire universelle*, suggestif inventaire des valeurs produites par toutes les civilisations, des origines à l'époque contemporaine, a fécondement renouvelées. Mais il était de ceux qui se sentent responsables, envers l'avenir, de la culture dont ils ont hérité. Aussi a-t-il consacré toutes ses forces et toute sa fortune au service des valeurs universelles qu'il avait, dans une nuit inoubliable (cf. *Mémoires olympiques*, pp. 205-6, redécouvertes dans ce lieu très saint de l'humanisme : Olympie.

Rien n'est plus passionnant que de suivre les étapes de cette pensée organique, s'enrichissant et s'approfondissant par cercles concentriques, au cours du demi-siècle qui sépare ses premières initiatives : ses articles de 1886 sur l'éducation anglaise ou son *Appel pour la création d'un enseignement universitaire ouvrier* (1890), des vastes synthèses que sont, par exemple, l'étude intitulée : *Où va l'Europe ?* (1923), la Charte fondamentale de l'éducation nouvelle (1929) ou *Les Assises de la Cité prochaine* (1932). Sa pensée et son humanité ne cessent de s'élargir et, en dépit d'un travail acharné. Coubertin reste jeune jusqu'à ses soixante-dix ans, comme en témoigne, entre autres, son allocution aux sportifs et aux étudiants, à l'Aula de l'Université de Lausanne, au cours des cérémonies qui marquèrent cet anniversaire.

Il part d'un problème très spécial : le surmenage scolaire, proposant, pour le combattre, l'introduction ou, plutôt, l'adaptation du système éducatif du D^r Arnold, connu sous le nom de système de Rugby (voir *L'Éducation anglaise en France*, 1889).

On ne saurait exagérer l'influence d'Arnold sur la pensée pédagogique et sociale de Coubertin. Cependant, par delà Rugby, il ne tarde pas à remonter aux sources de ce système éducatif, dont les effets, sur le plan personnel et civique, l'avaient si vivement frappé. Sa méditation se porte alors sur deux valeurs élaborées, la première, par la Grèce antique ;

la seconde, par l'Europe chrétienne : l'athlétisme et la chevalerie. Ainsi s'élabore dans son esprit une « forme » de valeur universelle, apte à renouveler l'éducation publique et à promouvoir la civilisation spirituelle, non seulement dans un pays particulier (comme avait pu le faire l'arnoldisme), mais dans le monde entier.

L'union de l'ascèse athlétique et stoïcienne, d'une part, de l'esprit de service du chevalier médiéval, d'autre part, et de ce culte de l'honneur et du respect de soi, objectifs de l'éducation arnoldienne, constitue l'originalité essentielle de la forme éducative que Coubertin s'appliqua dès lors à définir et à promouvoir. Si l'olympisme rénové prend son appui principal sur « ce trépied merveilleux qui porta la civilisation hellénique et que constituèrent le sport, le civisme et l'art », son parrain était, en effet, trop lucide pour s'imaginer qu'un instrument de culture exactement adapté à une forme de civilisation révolue : la Cité grecque, pût être transporté sans modification dans une forme de civilisation différente et constituer, tel quel, un instrument de culture universel. En vérité, le néo-olympisme est essentiellement un syncrétisme ou, si l'on préfère, l'essai d'une synthèse entre les valeurs les plus caractéristiques de l'hellénisme et du christianisme, du monde antique et du monde moderne.

C'est ce qui ressort, par exemple, d'une page des *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* (1897). Coubertin y établit un parallèle suggestif entre les sentiments qui agitaient l'athlète grec à la veille des Jeux olympiques et ceux du jeune baron chrétien à la veille d'être armé chevalier :

Tous deux attendirent sans doute avec la même ardeur et la même impatience les premières clartés de l'aube et ce fut la même aurore qui, pour l'un, dora la cime boisée du Mont Kronion, puis les blanches façades d'Olympie ou les prés fleuris de l'Alphée et qui glissa, pour l'autre, ses rayons incertains par les meurtrières profondes du donjon féodal...

C'est ce que le rénovateur de l'olympisme souligne, en associant constamment, dans ses manifestes, l'adjectif « chevaleresque » ou, plus généralement, des termes modernes et chrétiens à des notions d'origine et de résonance helléniques. Ainsi, dans le second numéro du *Bulletin trimestriel* du Comité international olympique :

L'athlétisme peut mettre en jeu les passions les plus nobles comme les plus viles ; il peut développer le désintéressement et le sentiment de l'honneur comme l'amour du gain ; il peut être chevaleresque ou corrompu, viril ou bestial ; enfin on peut l'employer à consolider la paix aussi bien qu'à préparer la guerre. Or, la noblesse des sentiments, le culte du désintéressement et de l'honneur, l'esprit chevaleresque, l'énergie virile et la paix sont les premiers besoins des démocraties modernes, qu'elles soient républicaines ou monarchiques.

C'est ce qu'il déclare à Olympie même, le 17 avril 1927 :

Dans le monde moderne, plein de possibilités puissantes et que menacent en même temps de périlleuses déchéances, l'olympisme peut constituer une école de noblesse et de pureté *morales* autant que d'endurance et d'énergie physiques, mais ce sera à la condition que vous éleviez sans cesse — il s'adresse aux athlètes groupés autour de la stèle commémorative qui venait d'être dévoilée — votre conception de l'honneur et du désintéressement sportifs à la hauteur de votre élan musculaire.

Et, plus nettement encore, dans son message radiodiffusé de Lausanne pour l'ouverture des derniers Jeux célébrés (1936) :

Une élite ne suffit pas ; il faut encore que cette élite soit une chevalerie... Je conçois l'olympisme moderne comme constitué en son centre par une sorte d'Altis morale, de Burg sacré où sont réunis, pour affronter leurs forces, les concurrents des sports virils par excellence, des sports qui visent la défense de l'homme et sa maîtrise sur lui-même, sur le péril, sur les éléments, sur l'animal, sur la vie.

La guerre de 1914-18 avait manifesté combien les valeurs qu'il entendait restaurer étaient précieuses ; combien insuffisante était la base sur laquelle s'élevait le prestigieux édifice : une pyramide posée sur sa pointe ! Son propos fut, dès lors, d'élargir cette base dangereusement étroite, en intéressant à ces valeurs, en enrichissant de ces valeurs, tous les membres de la Cité. D'où la déclaration préliminaire de la Conférence d'Ouchy (1925) :

L'adulte, qui n'a, pu, faute de loisirs ou de moyens, participer à la vie supérieure de l'esprit est autorisé à attendre de la Cité qu'elle lui assure un contact avec la culture générale et désintéressée, lui permettant, non

d'en parcourir le domaine, mais d'en prendre une vue d'ensemble, en dehors de toutes préoccupations utilitaires et professionnelles. Nous estimons qu'il existe, pour chaque individu, un droit au sport et qu'il appartient à la Cité de pourvoir, le plus gratuitement possible, le citoyen adulte des moyens de se mettre, puis de se maintenir en bonne condition sportive, sans qu'il se trouve obligé pour cela d'adhérer à un groupement quelconque.

Coubertin se propose donc, après avoir rénové, comme un pavillon, les Jeux olympiques, de rétablir, pour tous, le gymnase antique, cette institution équilibrée, ces authentiques humanités, informant la personne complète par une culture harmonieuse du corps, de l'intelligence et de la sensibilité. Faisant donc appel, conjointement, à la science, à la philosophie, aux arts et au sport pour éveiller et cultiver en l'homme ce qui seul le constitue homme.

Son effort tendait ainsi à résoudre le problème que l'évolution économique et politique avait posé vers la fin du siècle dernier et que la seconde guerre mondiale a rendu plus pressant encore : restaurer (instaurer, plutôt, car elle n'a jamais existé véritablement, pas même dans cette exemplaire Athènes des V^e et IV^e siècles avant notre ère) une authentique civilisation spirituelle, c'est-à-dire une communauté dont tous les membres reconnaissent la même table de valeurs et vivent des mêmes biens de culture. Ou, comme il le dit lui-même, une culture « dont le principe initial soit accessible à tous » mais susceptible, cependant, « d'un développement indéfini ».

Une culture complète, non plus compartimentée ou spécialisée ; qui ne fasse donc pas des musculaires et des intellectuels, des techniciens, des philosophes ou des artistes ; mais permette à chacun de vivre d'une vie pleine et harmonieuse, en forme physique, en forme intellectuelle, dans le rayonnement de tous les arts inventés par les Muses pour le perfectionnement et la joie de l'homme ; d'accéder à la pleine stature et à la suprême dignité de la personne et d'entrer, par là, en société, non seulement avec ses contemporains, mais avec ces grands vivants de tous les siècles qui constituent à eux tous l'humanité.

Deux textes me paraissent résumer les positions que la guerre et ses remous avaient, non pas déterminées — il y a dans son œuvre une continuité et une unité impressionnantes — mais confirmées en lui. Le premier est le chapitre intitulé « L'unité du monde et le progrès humain », qui sert de conclusion à son *Histoire universelle* :

Pour caractériser d'un seul mot l'ensemble du progrès humain, tenons-nous en à celui-ci : l'extension des possibilités... La possibilité de l'usage implique la possibilité de l'abus ; l'homme ne possède pas la capacité de se maintenir par la seule grâce de sa nature à mi-chemin de l'usage à l'abus. Il lui faut donc une résistance apprise. Cette résistance est d'autant plus complexe à organiser que les chances d'abuser s'accroissent, en général, à mesure que les chances d'user deviennent plus

nombreuses et plus variées. De là, la prépondérance grandissante de la pédagogie. L'avenir lui est soumis... Les collectivités ne veulent plus obéir à des élites de surhommes formée dans un temple ; elles réclament l'accès du temple. L'éducation intégrale promise à quiconque en peut profiter, sans autre privilège que le plus capable, est un idéal vers lequel la démocratie a cheminé depuis plus d'un siècle, silencieusement, pas à pas et comme à couvert.

Le second se lit à la fin d'une brochure parue en 1923, sous le titre *Où va l'Europe ?*

Rien ne vaudra, en fait de réformes, sans le concours d'une pédagogie entièrement renouvelée. La pédagogie européenne a trois méfaits sur la conscience. Elle a produit de l'ignorance internationale et, par là, sa responsabilité dans la guerre a été immense. Elle a produit de l'inintelligence individuelle et enfin de l'incompréhension sociale. En un mot, elle a fait faillite; car ce n'est point la mission d'une pédagogie de se borner à engendrer une quantité de progrès matériels tels que la photographie en couleurs, le cinéma, la télégraphie sans fil, etc. : progrès qui facilitent et embellissent la vie et, comme tels, méritent qu'on les apprécie hautement et qu'on témoigne de la gratitude à leurs inventeurs, mais qui ne constituent, quand même, que les accessoires de l'humanité dans sa marche en avant. Une pédagogie digne de ce nom se reconnaît à ce qu'elle répand de la clarté sur les ensembles, chasse les préjugés, unit les cœurs.

Coubertin assigne, on le voit, pour tâche à l'éducation publique de mettre les adolescents, dans toute la mesure où chacun en est capable, en possession de ce patrimoine inaliénable qu'est la culture élaborée par les générations successives; de telle façon que chacun puisse développer toute les virtualités qui sommeillent en lui, sans que son originalité ou son excellence l'isole ou le détache de la collectivité. Il veut ainsi la culture de la personne au service de la collectivité et la collectivité au service des valeurs spirituelles qui constituent et définissent l'humanité. En un mot, ce qu'il réclame, ce sont d'authentiques humanités pour tous !

Les « faits nouveaux » dont le pédagogie doit tenir compte sont, d'après lui : 1^o le progrès et la généralisation du confort ; 2^o la spécialisation résultant du développement « en boule de neige » de diverses branches de la science; 3^o la paradoxale recrudescence du nationalisme, dans un monde dont toutes les parties sont désormais liées par une étroite interdépendance économique et spirituelle; et enfin 4^o, sur le plan politique et social, le triomphe de la démocratie.

A ces faits nouveaux et aux périls qu'ils comportent, Coubertin oppose quatre « parades ». A la déchéance physique et morale, dont le confort menace à bref délai notre civilisation, il oppose

la pratique des sports: « jardins de bravoure et piscines roboratrices ».

Au grave danger que constitue pour la culture la spécialisation, il oppose une nouvelle méthode d'enseignement, embrassant l'ensemble des notions dont la connaissance est indispensable à tout homme, qu'il appelle métaphoriquement « l'aviation intellectuelle ».

Au nationalisme qui, dans un monde sans « cloisons étanches », menace de déclencher des conflagrations universelles dans lesquelles notre civilisation court le risque de périr, il oppose un enseignement historique propre à éveiller en l'adolescent ce sens de l'universel, qui lui permettra d'insérer utilement son action dans le devenir, désormais un, de l'humanité.

Et, pour que l'accession au pouvoir des masses n'entraîne pas l'abandon ou la perte des valeurs les plus précieuses, il propose un ensemble de mesures assurant à tous l'accès à la culture, de telle sorte que chacun des membres de la Cité possède, au moins, a un aperçu du patrimoine dont il est à la fois bénéficiaire et responsable ».

Tels sont les quatre grands thèmes de l'ample construction à laquelle restera attaché le nom du baron Pierre de Coubertin.

1^o *Le sport pour tous.*

Le sport est considéré comme d'essence juvénile (donc passagère) et collective. Or, pour agir vraiment sur la Cité, sur la nation, sur la race, il doit avant, tout être individuel et prolongé jusqu'au plus loin possible. Un grand chef d'armée disait que rien ne valait, comme producteur d'énergie sans couture, un soldat de vingt-huit à trente ans. De même rien ne rayonne davantage dans la vie civile que ce que j'appellerai « l'heure étale ».

Il faut avoir été riverain des mers à marées profondes pour apprécier ce que recèle de puissance et de majesté cette expression d'« étale », servant à désigner l'heure où le flot parvenu à la plénitude de sa montée semble vouloir se reposer un moment avant de commencer à descendre.

L'homme peut beaucoup pour posséder la joie de l'heure étale. La difficulté réside en ceci que pour y réussir, il lui faut à la fois prolonger la jeunesse de ses muscles et hâter

WATER - POLO

Ce sport demande aux joueurs une endurance souvent très longue à acquérir. Ce qui distingue ce jeu, c'est qu'il est impossible d'en poursuivre la pratique si l'on a peur. Comme pour le hockey sur glace, le joueur qui n'est pas brave n'a qu'à se retirer ; non seulement il ne peut pas bien jouer, mais il ne peut pas jouer du tout. P. de C.

la maturité de son cerveau afin d'amener le corps et l'esprit à une plénitude concordante. J'ai grand espoir que les travaux de l'Union pédagogique, une fois achevée et assimilés, apporteront, pour ce qui concerne l'esprit, une aide propice. Pour ce qui concerne les muscles, tant que le gymnase antique n'aura pas été rétabli — antique dans son principe, bien entendu, maie modernisé dans sa forme — et tant que chaque cité ne se préoccupera point d'en créer un ou plusieurs au lieu de construire ces stades auxquels je jetais tout à l'heure l'anathème — comment voulez-vous que l'adulte individuel se maintienne en bonne condition sportive ? Où irait-il s'exercer quand il en trouve, au travers de ses besognes professionnelles, la fuyante occasion ?

On s'étonne que je fasse entrer dans le rayon d'action de la pédagogie sportive cet adulte individuel auquel certains trouveront, je le sais, que je témoigne une sollicitude exagérée, maie que je ne cesserai jamais de tenir, à l'heure sociale actuelle, pour l'être le plus intéressant ; celui-là, pensent-ils, échappe pourtant à l'éducateur. Mais nullement. Si, pendant son éducation, il a été bien orienté, il restera l'éducateur de lui-même.

(*Essais de Psychologie sportive.*)

2° *L'aviation intellectuelle.*

La connaissance ressemble à un vaste système montagneux vers lequel nos pères se seraient mie en route à l'aube, la lanterne et le pic à la main. De loin, on aperçoit le profil suggestif de la chaîne ; à mesure qu'on s'en est approché, on a perdu de vue l'ensemble. On s'est divisé en équipes et l'ascension a continué par des vallées séparées. Longtemps, entre les équipes, la liaison a été maintenue par des allées et venues transversales. Puis l'isolement s'est aggravé. On a fini par ne plus avoir que l'illusion de l'unité ; chaque équipe a cru la posséder tout entière ; le sens des proportions s'est évanoui ; on n'a plus réalisé ni le temps ni l'espace. L'orgueil des résultats spéciaux obtenue a opéré ; on s'est grisé de ce savoir

localisé ; on s'est méfié des généralisateurs qui, en effet, ne pouvaient plus raisonner que spéculativement, ayant perdu le contact de la réalité. Chacun, sur son contrefort, s'est cru au sommet... A la lueur des feux de guerre, il est apparu que les itinéraires n'avaient pas convergé et que le véritable sommet était loin. Or, pour repérer une région, maintenant, on la survole. Ainsi ses secrets sont révélée et son relief n'a plus de mystère. Qu'on organise donc un nouveau départ ! A des procédés de pionniers, que soient substitués des procédés d'aviateurs et l'on survolera le domaine de la connaissance ! (U. P. U., 1926.)

Le concept développé dans cette parabole est la clef de voûte de la *Charte de la réforme pédagogique*, qu'il est ainsi tout naturel de transcrire dans ce contexte :

1. Dans l'état actuel du monde, de l'Europe en particulier, aucune réforme d'ordre politique, économique ou social ne pourra être féconde sans une réforme préalable de la pédagogie.

2. Une base de culture générale doit être recherchée dont le principe initial soit accessible à toue et dont l'application soit pourtant susceptible d'un développement indéfini.

3. La notion de la connaissance doit être distinguée de la connaissance elle-même, cette dernière pouvant être en quelque sorte inventoriée (c'est-à-dire définie et cadastrée) sans qu'on en pénètre la substance.

4. Il est nécessaire de combattre toute spécialisation prématurée ainsi que tout enseignement spécialisé qui tendrait à s'isoler dans son autonomie sans tenir compte de ses rapports avec la culture générale.

5. On doit viser à substituer au sentiment de vanité satisfaite qu'engendre le demi-savoir celui de l'ignorance humaine, l'instruction donnée pendant l'enfance et l'adolescence ne devant plus être considérée par personne comme suffisant à assurer la formation intellectuelle de l'individu.

6. Il faut s'efforcer d'instaurer dans l'esprit du maître comme dans celui du disciple la tendance à considérer d'abord les ensembles et les lointains au lieu de commencer par étudier le détail proche et local.

3° *L'histoire universelle.*

Si l'aviation intellectuelle, entraînant l'esprit à penser par grands ensembles et à se faire du réel une conception générale, dans laquelle toutes les parties soient en place et eu juste proportion, constituait dans l'esprit de Coubertin la parade au spécialisme, l'histoire universelle constituait, elle, en un double sens, la parade spécifique au particularisme nationaliste.

LE FOOTBALL

Ceux qui ne connaissent le football qu'en qualité de spectateurs se rendent difficilement compte de l'effort intellectuel au prix duquel son plus haut degré de perfection peut être atteint. Non seulement il n'est pas inutile, maie il est nécessaire de travailler sa partie d'avance sur le tableau noir.

P. de C.

D'une part, en effet, dès lors que sont tombées les cloisons étanches qui séparaient les continents et les civilisations, l'homme ne doit plus penser et sentir en termes de cité ou de nation seulement, mais en termes plus vastes : *sub specie orbis universi*, comme eût dit Spinoza. Et, d'autre part, le nationalisme (dont la recrudescence, dans un monde oh tout est en rigoureuse interdépendance, apparaît comme un des plus curieux paradoxes de ce temps) constitue désormais pour la civilisation une si redoutable menace, qu'il est absolument indispensable de l'extirper radicalement de l'esprit et du cœur des générations nouvelles.

Voici donc les trois premiers articles de la *Charte de l'enseignement historique*, sur lequel Coubertin comptait pour promouvoir ces nouveaux modes de pensée et de sentiment et pour combattre efficacement le nationalisme :

1. Tout enseignement historique fragmentaire est rendu stérile par l'absence d'une connaissance préalable de l'ensemble des annales humaines : ainsi l'habitude des fausses proportions de temps et d'espace s'introduit dans l'esprit et y demeure. En conséquence, l'histoire d'une nation et celle d'une période ne peuvent être utilement enseignées que si elles ont été préalablement « situées » dans le tableau général des siècles historiques.

2. Aucune période d'histoire nationale ne doit être étudiée sans référence continue aux événements concomitantes de l'histoire universelle.

3. Il est désirable d'écarter de l'enseignement les faits d'armes et les traités ou conventions qui n'ont pas eu de conséquences profondes et durables ainsi que les chronologies systématiques et les récits anecdotiques sans portée.

4° *Des humanités pour tous !*

Depuis que les classes dirigeantes, au cours du XIX^e siècle, se sont résignées à instruire la Démocratie, elles ont constamment tenu leur effort enfermé dans les limites de l'utilitarisme professionnel. Ce fut un dogme que le travailleur dont le métier doit assurer la subsistance ne saurait être, sans dommage pour la Société, détourné de la voie étroite du perfectionnement technique et qu'aussi bien toute culture générale lui nuirait à lui-même et serait contraire à ses propres intérêts... Un mouvement irrésistible se dessina qui poussait la Démocratie vers le pouvoir. Elle était le nombre et le nombre devenait force. Les privilégiés composèrent avec cette force nouvelle, mais ils s'abstinrent de l'éclairer...

Quand, la paix rétablie, il faudra remplacer l'édifice que ceux mêmes qui l'avaient construit et s'y carraient à l'aise ont jeté bas par leurs imprudences et leurs excès, on apercevra que l'avènement des gouvernements populaires est proche. Et la Démocratie recevra la garde du Temple sans que, du seuil, elle ait jamais été admise à en contempler le contenu; de ce Temple où sont accumulés les trésors de l'Intelligence et de la Beauté, l'effort des générations écoulées, l'espoir de la civilisation. Et parce que, dressé par un petit nombre d'initiés et selon des formules compliquées, l'inventaire en fut jalousement soustrait aux regards de la foule, voilà que le Temple et ce qu'il renferme se trouveront exposés aux hasards redoutables et aveugles des perturbations économiques et sociales. Et s'il allait être détruit ?... La Démocratie doit à son tour recueillir l'enseignement des siècles et prendre contact avec la science désintéressée. Elle est beaucoup mieux préparée à en bénéficier que votre méfiance ne vous le laisse croire. L'air pur des grande courants historiques, la révélation des abîmes cosmiques, les souffles créateurs de l'art allégeront sa marche laborieuse. Ouvrez les portes du Temple ! Il n'est que temps. L'avenir de l'humanité l'exige.

(Pages de critique et d'histoire, 3^e fascicule.)

Cette analyse thématique de l'œuvre de Coubertin n'en saurait donner qu'une idée bien incomplète, mais contribuera, je l'espère, à rappeler son actualité. Longtemps avant que le problème imposé à l'attention des gouvernements par deux guerres inexpiables : la réintégration des masses dans la communauté spirituelle (dont les a exclues un travail spécialisé et mécanisé à l'extrême), se posât avec une si impérieuse urgence ; avant, donc, que les conséquences de cet appauvrissement de la communauté nationale et humaine fussent apparues dans toute leur ampleur et quand l'Europe occidentale pouvait encore vivre dans l'illusion de posséder une civilisation; d'un œil lucide et prophétique Coubertin a discerné que ce brillant édifice, tels ces baobabs rongés par les termites, était prêt à s'effondrer à la première tourmente ; et il s'est consacré, avec un esprit de service et une générosité exemplaires, à restaurer les forces vives qui déjà se retiraient de ce grand corps. *Mens fervida* : une vie spirituelle ardente ; *in corpore lacertoso* : un corps musclé, au service de l'esprit. Et la Cité, c'est-à-dire la communauté humaine au service des valeurs humaines !

Louis MEYLAN,
professeur à l'Université de Lausanne.